

Le chantre tlemcénien du printemps et de l'amour



Par Tahar A.

Chantre tlemcénien du printemps et de l'amour, cheikh Ahmed Bentriqui, mort au début du XVIII^e siècle, est considéré comme le poète citadin le plus célèbre du Maghreb. Disciple de Saïd El Mandassi, il était un authentique continuateur de la prosodie andalouse, à l'instar de Ben M'saïb, Ben Sahla...

Cheikh Ahmed Bentriqui, surnommé Ben Zengli (fils de riche), descend, selon les historiens, d'une lignée turque, plus exactement d'un père turc et d'une mère arabe. Il appartient donc au groupe des «qaraghila» (les Kourouglis) qui étaient nombreux à Tlemcen, en raison de la proximité de cette ville des frontières marocaines. Si l'on tient compte aux poèmes que le maître de l'art du «haouzi» a datés, il apparaît que Bentriqui est né à Tlemcen vers 1070 de l'Hégire, et qu'il est mort approximativement vers l'année 1170 de l'Hégire. Il aurait donc vécu environ un siècle, si l'on se réfère aux dates hégiriennes, et 97 ans aux dates chrétiennes. Ceci découle clairement des poèmes qui portent à la fin l'indication du nom du poète et la date de composition. Et il semble bien que Bentriqui ait gardé sa pleine lucidité jusqu'au dernier souffle de la vie, car le dernier poème qu'il ait composé de date 1168 de l'H. soit à moins de l'année avant sa mort. Dans ses recherches, le professeur Ramdane Chaouche fera remarquer que son premier poème commence par ces vers : «Fiq ya nayem oustayoadh mnalmanem, «Oustagha leklami ya khaye ouaffahmou» (Réveille-toi endormi ! Sors du sommeil ! Ecoute mes paroles, frère, et comprends-les !)

«Ya bnat El Behja keffou mn-El Klam»

Autour de la raison qui a motivé la composition de ce poème, s'est répandue une légende. Celle-ci relate que «Bentriqui aurait eu un frère âgé «mgeddem» (préposé), c'est-à-dire conservateur d'un des tombeaux de saints de Tlemcen. Le poète qui était encore à l'âge de la puberté, se rendait régulièrement chaque jour au tombeau pour porter à son frère, qui ne pourrait aller chez lui, les repas». Un jour, toujours selon la légende, et

vraisemblablement ce jour était celui réservé dans la semaine aux visites pieuses des femmes, Bentriqui se présenta devant son frère, selon son habitude, portant le repas. Il trouva le «Mgeddem» endormi et vit le mausolée gorgé de femmes. Le poète fut séduit par leur beauté, et sur le champ, composa le poème.

Bentriqui est également connu par d'autres chants comme «Ya bnat elbehja keffou mn-elklam, sellmou le Ftema f-ezzine sellmou»... (Filles de la capitale, cessez vos querelles. En matière de beauté, il faut vous incliner devant Fatima).

Son œuvre lyrique est une peinture vivante et gracieuse de la société de son époque avec ses émotions, ses chagrins, sa sensibilité, ses séductions... L'héritage poético-musical de Bentriqui est composé de poèmes descriptifs, panégyriques, et érotiques d'une forte et lyrique saveur.

Sous le couvert de l'art, le «haouzi» est l'expression d'une sincérité, d'une fantaisie, d'un tempérament et surtout d'un savoir-vivre dans la cité. Les nombreux axions contenus dans ces poésies chantées, entrées dans la tradition, font partie de l'éducation et de la morale populaire.

«Rabi iyya», le plus beau poème dédié à la nature

L'œuvre de Cheikh Ahmed Bentriqui, en fragments, a été rassemblée dans différentes anthologies publiées à ce jour. Pour les spécialistes, ce travail est en effet loin d'être complet, car une bonne partie de l'œuvre de ce grand chantre de la citadinité reste encore confinée dans des cahiers ou archives de chanteurs, ou carrément de mélomanes à Tlemcen, Alger, Blida, ou encore au Maroc. Toute son œuvre est estimée à une trentaine de poésies, au total, sauvées de l'oubli jusqu'à aujourd'hui.

Dans le corpus de ses chansons, les poèmes érotiques sont légion. Nous citons entre autres «Ana l-majrouh bel-mhebbba, kifach nouasi», «Niran chaâla feknani talhab ilhib» ou Ana rabbi qda aliyya...» La célèbre «Rabi iyya» (chant du printemps) est considérée comme le plus beau poème dédié à la nature. Il évoquera, et cela avec force magie du verbe, les bruits et les senteurs des jardins du palais d'El Kalaâ qui s'étendait jusqu'au mausolée Sidi Chaker où son frère était le préposé des lieux («oukil»).

Quand aux poèmes dithyrambiques (mash) en l'honneur du Prophète Mohamed (QSSSL), l'on relève quatre textes : deux du genre «haouzi» et deux du genre «zadjal» reproduits dans l'ouvrage «Kitab al-djaouahir al ihsan fi nadhm ou aliya Tilimsaan», du professeur Abdelhamid Hadjiyat. Ce sont «Ya

daou ayani, yal gomri zerg al-djenhan», «cha'let niran akbadi», Dami sakib, ouan-nar fekbadi», et enfin «Nilta L-maram, billah hadi l-qadar»...

Bentriqui, qui aura vécu près d'un siècle, est né dans la ruelle dite «Derb El Méliani», dans le quartier des coursiers ou «houmat Bab El Djia» (portes des coursiers).

Cheikh Bentriqui n'avait pas que des amis...

À la suite d'une émeute qui éclata à Tlemcen, et qui, dit-on, a été causée par lui, Bentriqui fut banni, selon certains chercheurs. Il émigra dans la ville d'Oujda (Maroc), fuyant l'oligarchie turque pour d'autres, où il s'établit et resta jusqu'à sa mort. Dans ces durs moments, la poésie était d'eux le meilleur moyen d'expression.

Dans cette ville, il composera une bonne partie de ses poèmes. Cheikh Bentriqui n'avait que des amis mais aussi des ennemis parmi également les poètes de son temps : Ben M'saïb, son contemporain qui ne l'aimait guère, dit-on, en raison de son origine turque, dira à son propos : «Un excellent génie le possède, mais ce génie a mal choisi son logis». (Entendez par là que Bentriqui a un excellent don poétique, mais ce don loge dans la peau d'un Turc). Par ailleurs, parlant de la poésie de Bentriqui, il dira «Le miel de Bentriqui est extrêmement doux, malheureusement il est conservé dans une outre goudronnée...»

À la suite de son décès, les Tlemcénien, dit-on, transportèrent son corps - sa tête seulement selon des dires - dans sa ville natale, et l'enterrèrent au cimetière de Sidi Boudjamaâ qui se trouvait en dehors de «Bab Kachout» à l'ouest de Tlemcen. Il est affirmé, également, que l'on a découvert par hasard une stèle portant son nom gravé. Cette stèle fait partie du nombre de pierres tombales déposées dans la cour de Sidi Abou Lahsan, le musée de nos jours.

Naturellement, son long séjour à Oujda, sa séparation d'avec sa famille et ses amis, ont ravivé dans le cœur du poète le feu de la nostalgie et ont poussé Bentriqui à composer des poèmes où il exprime ses souffrances et ses espoirs. Parmi ses plus belles pièces poético-musicales nous citerons : «Tal adabi ou tal nakdi», «Ya layam lach tloum», «Lik nechki bi amri», et bien d'autres chants considérés comme les classiques du «haouzi». Un genre qui eut de grands interprètes tels Redouane Bensari, Abdelkrim Dali, Cheikha Tetma, Sadek El Bedjaoui, Dahmane Benachour...